

Votre grand'mère sourit doucement, opposant à cette bourrasque le calme le plus absolu :

« C'est bien ce que tu fais là, dit-elle, tu veux donc que je ne sois plus malheureuse ! merci, mon ami ! merci.

— Etais-tu donc bien à plaindre de t'en aller seule avec Fanchette ?

— Très à plaindre ! une femme ne doit être dans la joie que lorsqu'elle est avec son mari, et quand il vont ensemble dans la maison du bon Dieu, oh ! alors ! cette joie, c'est du... »

J'étais émus, je l'interrompis :

« Va mettre ce manteau.

— Mais je ne l'ai pas !

— Comment ?

— Mais non.

— Alors, je reste !

— Oh ! »

Et elle joignit ses mains d'un air suppliant.

« Voyons, explique-moi...

— En nous en allant. »

Elle prit un grand tartan gris, qu'elle se jeta sur les épaules, j'endossai mon pardessus, et nous descendîmes en silence. Une fois dans la rue, bras dessus, bras dessous :

« Eh bien ! j'attends cette explication.

— Voilà ! j'ai reçu hier un mot de ces pauvres gens qui demeurent au moulin Matot ; ils sont secourus par le bureau de charité... mais c'est une misère !... ils devaient six mois de loyer... on allait les mettre à la porte... la femme avait la fièvre... le père sans travail... il y a six enfants... ce sont de très braves gens... le mari est très pratiquant...

— Après, après.

— J'ai payé leur loyer... tu comprends ;... on ne pouvait pas les laisser dans la rue... ce froid... cette neige... ces pauvres petits...

— Tu es un brave cœur ! bonne petite, va !

— Oh ! je suis bien récompensée ! te voilà mon compagnon de messe de minuit.

Je me mordis les lèvres, j'avais envie de pleurer.

— Et ça ne t'a pas coûté de sacrifier ce manteau ?

— Ah dame ! un peu ! mais je l'ai offert pour...

— Pourquoi !